

Le 18 mai 1939, un jeudi, jour de l'Ascension, un pneu m'appelait auprès de Joseph Roth. Un petit mot, comme il m'en envoyait souvent. J'allai le voir aussitôt. Je devinais qu'il avait quelque service à me demander pour un compatriote, exilé comme lui, plus malheureux que lui. Et c'était vrai. Je ne sais plus exactement de quoi il s'agissait, mais ce que je me rappelle bien ce sont tous les autres détails de notre réunion. Cet après-midi-là, je trouvai Roth installé comme toujours dans la salle de café du petit hôtel de la rue de Tournon, voisin du Sénat, où il a vécu les derniers mois d'une existence jusque-là errante. Assis à une table de marbre, sur la banquette, près de la fenêtre, il avait selon son habitude, éparées autour de lui, des liasses de papiers, en désordre apparent, en fait méthodiquement classés : articles auxquels il travaillait avec un soin méticuleux, pour des journaux d'émigrés, et dont chacun était un petit chef-d'œuvre d'exactitude, d'émotion et de style. Devant lui un verre à moitié vidé. Quelques soucoupes empilées. Trop de soucoupes. En me voyant entrer, il se leva un peu lourdement, cérémonieusement, comme de coutume et, après le baise-main auquel un Autrichien ne manque jamais, il me céda la banquette et se mit en face de moi. Notre entrevue (j'ignorais que ce serait la dernière) débuta par la querelle obligatoire : « Vous en avez encore trop pris. Quand serez-vous raisonnable ? » Il me dit : « Permettez-moi de parler allemand. Aujourd'hui, je me sens fatigué. » Alors il entama sa défense : il se suicidait, il n'en pouvait

plus, il ne pouvait plus supporter la misère de tous ceux qui venaient quémander son secours, il ne pouvait plus supporter la peine de ses compatriotes enfermés en Autriche. Tous les jours, il recevait de mauvaises nouvelles. Emprisonnements, disparitions, morts... Ses yeux bleus, un peu saillants, où l'esprit mettait si souvent une étincelle amusée, s'embaient. Tristesse ? Alcool ? Les deux sans doute. Je cessai de le gourmander. À quoi bon ? Pouvais-je lui rendre ce qu'il avait perdu ? Sa femme, frappée de démence et qui, depuis des années, perdait sa jeunesse et sa beauté dans une maison de santé, près de Vienne, loin de lui ? Et son Autriche d'autrefois dont la défaite, le morcellement, l'avaient accablé, dont l'annexion par l'odieux nazisme l'achevait ? « J'ai perdu mon pays. » Ces mots revenaient sans cesse sur ses lèvres, dans ses lettres. Non qu'il se délectât à ruminer son chagrin. Il avait conservé le goût viennois de la plaisanterie légère, des anecdotes qu'on se chuchote à l'oreille, des mots d'esprit qu'on s'offre comme une friandise. Quand il était dans ses bons jours, il tenait sous le charme l'auditoire nombreux qui se groupait chaque soir autour de lui, et auquel il permettait de retrouver, dans un petit café de Paris, l'atmosphère si spéciale des cafés élégants de Vienne. Mais, de plus en plus souvent, son entrain tombait tout à coup. Il se taisait, comme assommé de chagrin, terrassé par des souvenirs pénibles et, il faut bien le dire, par les fumées de l'alcool.

Ce jeudi-là donc, nous nous trouvions seuls. C'était, comme je l'ai dit, le jour de l'Ascension. Les fêtes attristaient toujours Roth. De plus, il pleuvait sans arrêt, désespérément. Il me disait : « Je suis bien malade, cher ami. » *Lieber Freund*. Il mettait le mot au masculin comme souvent dans ses lettres, pour souligner la qualité de l'amitié qui s'était nouée peu à peu entre nous. « Je suis bien malade... Au mois de novembre, vous irez à mon enterrement. » J'aurais dû

partir. Il me retenait : « Attendez la fin de la pluie. Dans dix minutes, elle s'arrêtera. Je vais lui commander de finir pour vous. » Il sortit sur la terrasse, mû par une de ses lubies, fréquentes chez ce grand enfant. Là, en faisant avec ses bras de larges gestes de conjuration, il ordonna au mauvais temps de cesser. Je ne suis pas absolument certaine que ce fût comédie pure. Il est permis au poète d'avoir foi en son pouvoir magique. Pourquoi celui qui fait battre tant de cœurs n'imposerait-il pas sa volonté aux nuages du ciel ? Mais les nuages se montraient rétifs. Et je dus à l'obstination de la pluie de prolonger ma visite de trois grandes heures, les dernières qu'il me fut donné de passer auprès de celui que je ne devais plus entrevoir qu'un instant, huit jours plus tard, agonisant dans une salle de l'hôpital Necker.

Le 30 mai, plusieurs mois avant la date fixée par lui, ses amis accompagnaient au cimetière de Thiais « le plus grand poète en prose de l'Autriche », mort prématurément en exil, à l'âge de quarante-cinq ans.

Certes, si Roth, qui s'est complu maintes fois à décrire par le menu tant de funérailles, avait pu être spectateur de son enterrement, il en eût éprouvé fierté et satisfaction. Toute la cérémonie, dans sa simplicité austère, eût été à son goût. Et d'abord, plus éloquente que les discours dont il n'avait pas voulu, la tristesse visible, sincère, d'une assistance où ne se voyait pas un seul visage indifférent. Public émouvant, presque tragique, composé en majeure partie de ces proscrits auxquels le poète avait prodigué, avec la bonne grâce dont il ne se départait jamais, ses conseils, ses bonnes paroles, son argent (quand il lui arrivait d'en avoir) et, chose plus précieuse que toutes pour un travailleur comme lui, son temps. On apercevait, dans ce public, des écrivains et des artistes illustres, émigrés de Vienne, de Prague, de Berlin, des hommes politiques de

toutes nuances, des journalistes. Et aussi des anonymes, de pauvres apatrides, de ceux qu'il avait lui-même accompagnés un jour dans les bureaux de la préfecture de police afin d'obtenir pour eux le papier qui leur permettrait de séjourner en France. À côté de ces humbles, qui ne pouvaient retenir leurs larmes, on voyait une délégation de légitimistes autrichiens venus déposer sur le cercueil de celui dont le nom avait pour eux valeur de symbole des couronnes de feuillage, cravatées de larges rubans aux couleurs des Habsbourg, noir et jaune. L'un de ces rubans portait comme inscription un seul nom, mais qui aurait mis Roth au comble du bonheur : Otto. L'emplacement de sa tombe aussi aurait plu à notre cher disparu. Tout au bout du cimetière, à l'endroit où la campagne commence, elle se trouvait en contact direct avec des prairies printanièrement fleuries et qui faisaient songer aux vastes plaines polonaises, stridentes de grillons, que Roth aimait tant à décrire.

Les prières récitées par un chanoine autrichien exilé, la dernière pelletée de terre tombée, comme nous nous en allions, un ami de Roth dit : « Quel dommage qu'il n'ait pas pu assister à cela ! C'est exactement ce qu'il aurait rêvé. Il ne manquait que *la Marche de Radetzky*. » Ces mots traduisaient l'impression générale. En effet, comment songer à Roth sans penser en même temps à la marche célèbre de son compatriote Johann Strauss, marche dont il a donné le nom au plus autrichien de ses romans, et dont il a fait comme le symbole musical de l'Autriche sous François-Joseph ?

Étrange destinée que celle qui fit de Joseph Roth, écrivain né dans la *périphérie* de la double monarchie, l'avocat-poète de la cause habsbourgeoise et le centre de ralliement d'un parti. Rien ne semblait prédestiner le jeune Volhynien, d'origine israélite, à devenir le catholique pratiquant et le monarchiste représentatif qu'il fut à la fin de sa vie trop brève, et à faire de son nom comme le

drapeau des légitimistes. Et pourtant son légitimisme et son catholicisme étaient de bon aloi, et non littérature pure, comme certains inclinaient à le croire. Le légitimisme et le catholicisme ont modelé le Roth des dernières années comme seuls des sentiments profonds peuvent modeler un être. Ils ont été le milieu vital de Roth. Alors qu'il voyait tout ce qu'il aimait s'effondrer autour de lui, il a eu besoin de se raccrocher à quelque chose. Pour employer un grand mot qu'il me reprocherait sûrement, il lui fallait trouver dans un « idéal » une raison de vivre, une foi. Légitimisme et catholicisme les lui ont offertes. Le premier lui promettait la libération de sa patrie terrestre, le second la rémission de ses péchés et l'accès à sa patrie céleste. Job, le héros du plus poignant de ses romans, finissait par éprouver des velléités de révolte contre un Dieu sans douceur. Trotta, le narrateur de *la Crypte des capucins*, sent qu'il sera pardonné par un Dieu de miséricorde. Comme Roth, qui s'identifiait certainement à lui, il envisage sans crainte de comparaître devant un juge qu'il sait compréhensif et clément.

Quant à l'Autriche, sa patrie terrestre, Roth était convaincu de sa reconstruction. Pour lui, seule une fédération des peuples de l'Europe centrale serait capable d'opposer une barrière efficace aux envahissements de la barbarie hitlérienne. Cette fédération idéale, les Habsbourg l'avaient réalisée. Il convenait donc de remettre les Habsbourg sur le trône. Peut-être avait-il raison. Mais il ne s'agit pas de discuter la question, il convient seulement de constater que telle était la conviction de Roth et que c'est à cette conviction, à sa tendresse pour le régime des Habsbourg, que nous devons ses deux beaux livres : *la Marche de Radetzky* et *la Crypte des capucins*.

« Il n'est d'histoire que du particulier. » Roth le pense et il le fait dire aussi à son porte-parole de *Notre Assassin* : « Je ne m'intéresse qu'aux histoires privées. » *La Marche de Radetzky* et *la Crypte des*

*capucins* ne sont donc pas des romans historiques au sens habituel du terme. C'est à la lumière d'affaires privées, les affaires des différentes familles Trotta, que l'auteur décrit la décadence de la double monarchie, ainsi que l'écroulement de la petite Autriche d'après-guerre. Les Trotta sont originaires de Slovénie et de souche paysanne. Les uns, à Sipolje, labourent leur terre natale, les autres ont essaimé dans le vaste empire. D'abord ceux de *la Marche de Radetzky*, dont le deuxième du nom, un petit lieutenant d'infanterie, en sauvant la vie à François-Joseph, sur le champ de bataille de Solférino, a gagné pour lui-même et pour ses descendants (son fils, le préfet von Trotta, et son petit-fils, le lieutenant Charles-Joseph), outre la particule nobiliaire, la protection personnelle de l'empereur. Puis les Trotta de *la Crypte des capucins*, bourgeois distingués, enrichis dans l'industrie, fixés à Vienne, où l'avant-dernier rejeton, François-Ferdinand, mène, à la veille de la guerre de 1914, une vie de jeune désœuvré, frivole et insouciant. Commencée à Solférino, *la Marche de Radetzky* s'arrête à la mort de François-Joseph, auquel le préfet von Trotta ne peut survivre. Commencée au printemps de 1914, *la Crypte des capucins* se termine à l'Anschluss auquel François-Ferdinand, on le pressent, ne survivra guère non plus. En faisant vivre ses personnages en Moravie, à la frontière austro-russe, en Slovénie, à Vienne, Roth a été amené à broser un tableau d'ensemble de l'empire, *un dans sa diversité*. Il a pu insister, et c'est l'un de ses thèmes favoris, sur le fait que la monarchie habsbourgeoise avait valeur d'idée unificatrice. Cette idée, elle se concrétisait dans une foule de signes visibles et tangibles que l'auteur se plaît à énumérer. Celui qui voyageait dans les divers pays de l'Autriche-Hongrie les retrouvait partout. C'étaient les couleurs noir et jaune, l'aigle bicéphale des monuments publics, les uniformes des officiers, des soldats, des douaniers, des gendarmes,

les débits de tabac, les gares, les cafés, c'était l'hymne impérial, le *Gott erhalte* qui s'ajoutait en tout lieu aux chants régionaux.

Si les Trotta présentés par Roth, dans ses deux romans, sont de la même souche, ils ne se connaissent pas, et leurs caractères, formés par des circonstances, des éducations diverses, diffèrent considérablement. Le ton des deux livres est bien différent aussi et je remarquerai, en passant, que pour chacune de ses œuvres, d'inspiration si variée, Roth, maître incontesté de la langue allemande, a su créer un style particulier, adapté au sujet. *La Marche de Radetzky*, *la Crypte des capucins*, les titres eux-mêmes soulignent la diversité du ton. *La Marche de Radetzky*, c'est une musique militaire entraînante, pimpante. Elle porte le nom du dernier général glorieux de l'Autriche. Bien que les accents en soient déjà un peu voilés, elle continue d'évoquer des parades sonores, des uniformes brillants, et cette Vienne, carrefour du monde, où races et religions se rencontraient, se croisaient, se toléraient, où des idiomes divers avaient droit de cité, et qui était comme un trait d'union entre l'est et l'ouest, le nord et le midi de l'Europe. Un bel édifice, mais qui se lézarde. Il est vrai que les fentes ne sont encore visibles qu'aux regards singulièrement perspicaces du comte Chojnicki. Le préfet von Trotta de Sipolje, son fils Charles-Joseph n'en ont qu'un vague soupçon. Et quand le magnat polonais, une des créations les plus curieuses de Roth, leur précise la situation, M. von Trotta considère que ses propos sont un crime de lèse-majesté. Pour Chojnicki, si l'empire tient encore, c'est grâce au respect que François-Joseph continue d'inspirer à ses peuples. Mais l'empereur est bien vieux, la monarchie n'en a plus pour longtemps : « C'est un vieillard voué à la mort et dont le moindre rhume de cerveau met les jours en danger qui maintient le trône par le simple miracle qu'il peut encore s'y tenir assis. Pour combien de temps ? » La défaite et

le morcellement sont plus proches que celui qui prononce ces mots ne le soupçonne. Lui-même perd la raison en voyant sombrer brutalement son univers.

Contrastant avec les roulements de tambour, les coups de grosse caisse et de cymbales que le nom d'une marche militaire évoque nécessairement, c'est à une marche funèbre que fait penser le titre du dernier roman paru de Roth, *la Crypte des capucins*. En adoptant la forme d'un récit à la première personne, l'auteur se donne licence d'exprimer directement ses points de vue et ses sentiments sur les sujets qui lui tiennent à cœur. Alors que, dans *la Marche de Radetzky*, le lecteur doit découvrir les idées en arrière des tableaux multiples d'une ample fresque, il arrive que, dans *la Crypte des capucins*, Roth expose ces idées avec une certaine complaisance, d'un ton presque didactique. « C'est un livre auquel je tiens », disait-il souvent, et je crois qu'il y tenait comme à une sorte de testament-confession où il exprimait ses méditations et ses tourments.

*La Crypte des capucins* se présente donc comme un testament et un examen de conscience. Ceux de l'auteur et de ses compatriotes. C'est sans doute pourquoi Roth a choisi ce titre funèbre, pourquoi la préoccupation de la mort y apparaît de place en place en une phrase comme stéréotypée, pourquoi, même quand le mot n'est pas écrit, l'idée ne cesse pas de hanter l'esprit du lecteur comme elle obsédait le cœur et l'âme de l'écrivain. Telle une intuition latente dont la mort prématurée de Roth a prouvé malheureusement qu'elle n'anticipait guère sur la réalité.

Mais si le ton, systématiquement maintenu dans une grisaille uniforme, confère à *la Crypte des capucins* une remarquable unité, il a pu sembler à certains que l'auteur n'a pas « figolé » avec un amour égal toutes les parties de son livre. Roth a toujours comblé ses lecteurs, il les a rendus difficiles et, quand on aborde une de ses



œuvres, on attend de lui la richesse des détails et l'équilibre de l'ensemble caractéristiques de *la Marche de Radetzky*, par exemple. Aussi ceux qui ont lu son roman dans l'original allemand ont-ils parfois formulé quelques critiques. Ils ont regretté que toutes les scènes ne soient pas également développées, que le dessin de tous les personnages ne soit pas également poussé. Ils ont été déçus parce qu'ils ne trouvaient pas sur les journées tragiques de février et de juillet 1934 des pages magistrales. Au lieu de leur donner sa description personnelle de ces événements, Roth n'y fait qu'une allusion épisodique. La force lui aurait-elle donc manqué pour écrire les pages qu'on attendait de lui ? On l'a insinué. Moi, je ne le crois pas. Je crois au contraire que s'il avait eu l'intention de peindre les fusillades de février et l'assassinat de Dollfuss, il en aurait été capable. Il en aurait eu l'énergie, de même qu'il avait l'énergie de rédiger quotidiennement des articles pour une demi-douzaine de journaux. Mais – j'insiste là-dessus – il était dans sa manière de ne raconter les événements que dans la mesure où ses personnages en sont les acteurs ou, tout au moins, les spectateurs. Roth est un conteur, non un aède homérique, un peintre de l'école hollandaise et non un peintre de batailles romantiques, à grand orchestre de couleurs. Il faut que le fils du cocher polonais Manès Reisinger tombe sous les balles de février et que le narrateur assiste, par hasard, à son enterrement pour que Roth fasse allusion à ces journées tragiques et prédise la fin sanglante de l'homme qui a toléré que la poudre parle : « Celui qui tue sera tué. » Je crois donc que l'inégalité des développements est voulue et qu'ayant à peindre le chaos, Roth, si attaché d'ordinaire à l'équilibre de la composition, a pour une fois dérogé sciemment à ses principes.

Ce qu'il décrit, en effet, dans *la Crypte des capucins*, ce n'est pas, comme dans *la Marche de Radetzky*, un « ordre qui se défait » mais

un ordre *déjà* défait. Le désordre. L'Autriche est disloquée. Ses bergers – ses *bons* bergers, dirait l'auteur – sont morts ou en exil. Vienne n'est plus que la tête monstrueuse d'un corps nain, une salle de bal trop vaste pour des danseurs trop clairsemés. La jeunesse dorée, à laquelle François-Ferdinand Trotta appartenait, partie insouciante pour le front en revient dégrisée. Elle ne trouve plus que ruines, misère, amoralité. Appauvris par l'inflation, désaxés par l'écroulement d'une monarchie tutélaire, ces hommes, jeunes encore, cherchent vainement un point d'appui pour remplacer celui des traditions anciennes. Mais leur éducation ne les a pas préparés au métier de constructeur. Chez ces enfants gâtés d'une capitale « sans cesse nourrie, refaite par les États de la Couronne », les forces, auxquelles manque l'afflux de sang frais fourni naguère par les « marchands de marrons de Slovénie et les cochers juifs de Pologne », s'anémient. Ils sont condamnés à succomber avec leur civilisation raffinée, à moins qu'un gouvernement efficace ne les prenne en main pour les diriger. Or leurs gouvernements successifs ne représentent que des partisans. Qu'ils soient rouges, qu'ils soient noirs, peu importe. Aucun ne sait placer l'Autriche au-dessus des partis. Et quand le Viennois François-Ferdinand Trotta s'avise qu'il serait peut-être temps de se soucier de la chose publique, il voit se dresser devant lui un personnage burlesque, dans un uniforme bizarre, et qui lui crie avec un accent plus prussien qu'autrichien : « *Volksgenossen*, un nouveau gouvernement populaire allemand a pris le pouvoir ! »

Plus de *Gott erhalte*, mais le *Horstwessellied*. Plus de drapeaux noir et jaune, ni même blanc et rouge, la croix gammée les a expulsés. Une population douce, spirituelle, cultivée, d'aristocrates et d'intellectuels cosmopolites est condamnée à périr, assassinée, torturée dans les camps de concentration, par une plèbe barbare.

C'est tout cela, c'est le martyrologe de la pauvre petite Autriche qu'annonce, à l'épilogue de *la Crypte des capucins*, l'intrusion du SS dans le café Friedmann.

Alors le dernier Trotta de Vienne pressent les temps de la grossièreté sanglante. Et, parce qu'il est un Trotta, il va chercher refuge auprès de ses empereurs qui dorment leur dernier sommeil dans la Crypte des capucins, le Saint-Denis autrichien. Il va demander quelque raison d'espérer au vieux François-Joseph, qui fut paternel à ses jeunes années.

La crypte est fermée. Le capucin qu'il rencontre à la porte impose silence au trop fidèle sujet dont le loyalisme peut passer pour séditieux dans une ville où, cette nuit, l'étendard à croix gammée flotte partout : « Où aller maintenant ? Où aller ! Moi, un Trotta ? »

Roth le savait. C'est réfugié définitivement à Paris, dans la patrie des droits de l'individu et de la tolérance, que, jusqu'à la veille de sa mort, il a travaillé de toutes ses forces, au-delà de ses forces, à secourir ceux de chez lui et à tenter d'*unir* les Autrichiens de toutes les opinions en vue de la libération de l'Autriche, dont « l'empereur », pour lui, n'était que le symbole.

BLANCHE GIDON

janvier 1940.